



# ROLAND GORI, *La dignité de penser*, Editions « Les liens qui libèrent », Paris, 2011, 190 pages, 16 €

**Bernard Golse**

DANS **LE CARNET PSY 2012/1 n° 159**, PAGES II À II  
ÉDITIONS **LE CARNET PSY**

ISSN 1260-5921

DOI 10.3917/lcp.159.0014b

Date de mise en ligne : 06/02/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2012-1-page-II?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Le Carnet Psy.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



# Bloc-notes

**ANDRÉ GREEN**

## Du signe au discours. Psychanalyse et théorie du langage.

Préface de Fernando Urribari.  
Editions Ithaque, Paris, 2011,  
167 pages, 20 €.

André Green rassemble ici plusieurs de ses contributions à la réflexion sur les relations entre le langage et l'inconscient freudien. A l'exception du premier texte, daté de 1997, tous ont été écrits entre 2003 et 2010, mais ils s'adosent souvent explicitement à l'article de référence de 1984, *Le langage dans la psychanalyse* (Les Belles Lettres) qui reprenait l'exposé d'André Green aux 2<sup>èmes</sup> *Rencontres psychanalytiques* d'Aix-en-Provence (1983).

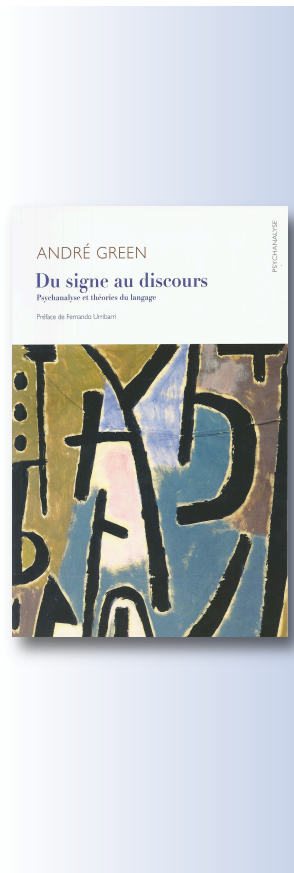
Une préface de Fernando Urribari s'attache à dégager - en liaison avec le projet chez Green d'un nouveau paradigme psychanalytique contemporain - l'unité du modèle ici déployé, conception spécifiquement psychanalytique, centrée sur la singularité du discours dans le cadre analytique. Notons que F. Urribari dégage trois étapes de la réflexion de Green sur le langage : une période lacanienne, dans les années 60, où se cherche la spécificité du « signifiant psychanalytique » ; une étape correspondant aux années 1970-1980 où André Green refuse les impasses réductionnistes lacanienues et dégage la notion d'hétérogénéité du signifiant analytique tandis qu'il note qu'en analyse, la parole « désendeuille le langage ». A partir des années 1990, il construit un modèle théorico-clinique personnel qui situe et

élucide le langage au sein d'une théorie généralisée de la représentation ; il l'articule avec ses élaborations sur la tiercéité et sur le travail du négatif, explicitant le rôle du langage dans les processus de création et de destruction de sens. Marquée par un tournant sémiotique, cette phase développe un dialogue précis et fécond avec la pensée de Pierce et avec la linguistique post-saussurienne (Antoine Culioli, François Rastier).

Le premier chapitre, contribution de 1997 publiée dans un ouvrage collectif à Lausanne, récapitule délibérément le parcours antérieur de l'auteur, depuis sa critique de l'absence de statut de l'affect chez Lacan dès 1961. Le rapport de congrès de 1970 sur l'affect, publié en 1973 sous le titre *Le Discours vivant*, et l'exposé publié en 1984 sous le titre *Le langage dans*

*la psychanalyse* sont des moments décisifs de cette élaboration. Le chapitre développe d'abord l'intérêt des réflexions de linguistes tels que Claude Hagège (1985), Antoine Culioli (1990), Michaël Halliday et John Austin (1962). Hagège souligne l'ambiguïté fondatrice qui fait que le langage parle à la fois de quelque chose et de lui-même, selon des règles nécessaires à la compréhension, et montre que l'on peut distinguer les points de vue morpho-syntaxique, sémantico-référentiel et énonciatif-hiérarchique. Culioli adopte la perspective de l'énonciation, qui donne toute sa place à l'acte d'interpréter : « Un énonciateur produit des formes pour qu'elles soient reconnues par un co-énonciateur comme étant produites pour être reconnues comme interprétables » ; il dégage les problèmes liés aux trois paramètres de la représentation, de la référenciation et de la régulation. Halliday reprend d'Edelman la mise en évidence des deux niveaux de la conscience et manifeste la complexité des rapports entre cerveau et langage comme entre organisme et environnement ; l'épigénèse supplante l'idée de programmation. Enfin la théorie des actes de langage élaborée par la pragmatique d'Austin (1962) et de Searle (1969) met en évidence le performatif sans être pour autant un paradigme direct pour la situation analytique. Sans doute la poétique est-elle, en linguistique, ce qui parle le plus au psychanalyste... Ce n'est pas Schreber qui mérite le titre de linguiste d'honneur que lui confère Michel Arrivé, pour sa langue fondamentale, car elle relève de la traduction verbale par Freud de fantasmes inconscients abolis dans la psyché, qu'il ne faut pas confondre avec le texte des *Mémoires*.

Les rapports entre linguistique et psychanalyse demeurent laborieux. Lacan lui-même, déçu, parle



de sa « linguïsterie ». Linguistique et psychanalyse se croisent sans se rencontrer. Dès 1984, André Green pose des principes régulateurs de la question du langage en psychanalyse : les effets de l'inconscient sur le langage se manifestent à tous les niveaux de la structure de celui-ci, de la phonologie à l'énonciation, en passant par la syntaxe. Il y a résonance entre les travaux de poétique et la théorisation de l'inconscient ; la fonction émotionnelle du langage est essentielle. La triple caractéristique du langage, à savoir la double signification (de signe et de sens), la double représentance (de mot et de chose) et la double référence (réalité psychique, réalité matérielle) doit en psychanalyse tenir compte aussi des effets de cadre et de la règle fondamentale. Ceci inclut la mise en relation des systèmes de langage et de ceux de la représentation et implique un sujet qui soit aussi un sujet joueur, ainsi que la référence de la référence dans les rapports pulsion-objet et leurs transformations, à savoir le transfert.

André Green rappelle alors les premiers apports freudiens sur le langage, autour du mot d'esprit et du lapsus, soulignent l'importance du rêve, paradigmatique, et situent la théorie du cadre (postérieure à Freud) comme une application de la théorie du rêve, car le cadre s'efforce de transformer l'appareil psychique en appareil de langage. Après une critique radicale de la conception lacanienne du signifiant, l'auteur développe une réflexion sur le système représentationnel mis en œuvre par Freud, à partir de la distinction entre le représentant-représentation et le représentant-affect (notion introduite par Green). La représentation inconsciente est constituée par un mixte, un amalgame formé à la fois par l'investissement par le représentant psychique, venu du corps, et par le représentant d'objet, venu du monde. A partir des quatre territoires que sont le soma, le psychisme inconscient, le psychisme conscient et le réel extérieur, A. Green souligne la né-

cessité d'une théorie des limites - limite somato-psychique, limite du préconscient, limite du pare-excitation - et rappelle les conditions de la représentation consciente, ainsi que l'importance de l'hallucination négative ou négativation de la perception. Puis il montre l'intérêt de la conception du *representamen* chez Pierce, alternative à la conception lacanienne qui ne théorise pas la représentation. Pierce introduit la tiercéité puisqu'un *representamen* est le sujet d'une relation triadique avec un second (son objet) pour un troisième appelé son interprétant, qu'il détermine à la même relation triadique avec le même objet pour tout autre interprétant : c'est cette possibilité du transfert sur quelque autre interprétant qui qualifie la pertinence de la théorie du signe de Pierce pour la psychanalyse.

Le modèle rêve-récit du rêve-interprétation, issu de la première topique, soutient la position de Laplanche sur la « métabole », qui rassemble métaphore et métonymie, décisives chez Lacan, mais qui ne tiennent pas compte de la deuxième topique, qui fait place à l'irreprésentable, tandis que toute idée de contenu formel est absent du Ça. Les motions pulsionnelles se substituent au modèle précédent, donnant la première place à la force en mouvement, et forçant à penser le mouvement, les transformations et l'affect avant de pouvoir avoir affaire à des représentations. Le psychique pulsionnel est un fond inconnu, mais noué au corps, sur lequel s'inscrivent les représentations du monde ; Piera Aulagnier propose l'hypothèse du pictogramme, premier niveau élémentaire du représentant psychique de la pulsion. En tout cas, l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, et le Ça encore moins ! Dans *Le Travail du négatif* (1993), les mises en évidence par André Green de l'hallucination négative et de la mémoire amnésique soulignent combien l'identification est un antagoniste de la représentation, et combien les réalités psychiques de transferts de représentation comme ap-

préhension des relations de transfert s'en trouvent complexifiées. Les cas-limites de l'analysable imposent l'hypothèse d'un proto-langage et d'une temporalité archaïque, qui reposent sur la réponse intrigante et métaphorisante de l'objet, fondée sur des rythmes à métaphoriser.

Le deuxième chapitre est consacré à la voix, qui se rattache à une personne. La critique de Lacan y est reprise, l'interrogation s'élargit au sonore anténatal ; naturellement les relations entre l'affect et la voix sont au centre du propos, car la négligence de la voix dans la parole est ce qui permettait de s'en tenir à une linguistique pure, sans subjectivité ni affect, une linguistique sans sujet parlant. Or dès le début des premiers échanges, la demande de plaisir et l'attente de séduction sont actives. Le sonore donne à percevoir le mouvement, et le mouvement est ce qui imprime à la motricité une forme de représentation, tandis que dans les pathologies de la parole, l'absence de soi autistique témoigne *a contrario* du caractère essentiel de la subjectivité dans la possibilité même du langage. Signifier ne remplace pas exister, et l'on ne peut se contenter de voir dans l'autisme un déficit et dans la sublimation un surcroît de sens – la création exige un interlocuteur. Chez les linguistes, Meschonnic permet de penser la pensée-affect et l'entrecroisement entre forme de vie et forme de langage, tandis que Culioli propose d'interpréter le concept de compréhension comme un cas particulier du malentendu. Pour répondre à la souffrance, il faut entendre le cri, mais la voix ne peut en même temps donner lieu qu'à mal entendre, d'où l'idée de virtualité interprétante.

Les réflexions sur la négation sont reprises d'un texte de 2005 publié en anglais, et s'attachent à un commentaire de textes de Freud de 1900 (le non dans les rêves), de 1915 (pas de négation dans l'inconscient) et de 1925 (l'article éponyme), conduisant à penser les

conditions du processus de symbolisation. Green rend compte des travaux post-freudiens sur cette question et présente sa conception du travail du négatif. Le chapitre suivant montre comment la linguistique de la parole permet de meilleurs échanges avec la psychanalyse et réexamine les relations entre linguistique et psychanalyse, les conditions de production de la parole analytique et l'imprégnation sexuelle du langage, avant de revenir sur sa conception générale de la représentation. Enfin le chapitre conclusif présente l'état de la réflexion d'André Green en 2010, que les travaux de Simon Bouquet et François Rastier ont rapproché d'une linguistique non formaliste, faisant place aux images mentales, au rêve et à la fiction, permettant de redresser la barre par rapport à la fausse route engagée au départ sous l'impulsion de Lacan. Le rétablissement des perspectives globales de Saussure lui-même a été un élément important de la remise en chantier de la compréhension du langage, et du côté psychanalytique, les travaux sur le cadre sont d'un apport essentiel. Le modèle de l'association libre est décisif.

Le choix de rassembler en l'état des publications antérieures sur un même sujet, fût-il pris sous des angles différents, implique inévitablement des répétitions. Celles-ci ne gênent pas la lecture de l'ouvrage, dont les perspectives s'élargissent et s'enrichissent au fil des articles successifs, et permettent de mieux saisir, successivement, différents aspects et différents enjeux de la conception psychanalytique du langage que développe André Green, en dialogue avec les sciences du langage, mais sans s'inféoder à elles. De ce point de vue, la critique antilacanianne n'est pas une simple polémique mais se nourrit du déplacement de point de vue qui amène à partir de la parole en séance pour penser les rapports entre le psychisme et le langage.

**Dominique Bourdin**  
Psychanalyste S.P.P.

## ROLAND GORI

### La dignité de penser

Editions « Les liens qui libèrent », Paris, 2011, 190 pages, 16 €.

Roland Gori continue à tracer son sillon, avec profondeur et intelligence, et nous devons le remercier de ce travail si salutaire, si indispensable. Avec ce nouvel ouvrage, *La dignité de penser*, il poursuit en effet son œuvre d'artisan citoyen, au sens le plus noble que Georges Favez donnait au terme d'artisan en parlant du travail du psychanalyste, c'est-à-dire celui qui conjoint les deux facettes d'artiste et d'ouvrier hautement qualifié.

Que ce soit seul, ou en co-écriture avec A. Abelhauser, P. Le Coz, M.J. Sauret ou M.J. Del Volgo, et à côté de ses ouvrages plus directement psychanalytiques, ce nouveau texte est, en effet, le neuvième d'une série d'ouvrages, débutée en 2009 avec *La santé totalitaire* (R. Gori et M.J. Del Volgo) et qui se trouve consacrée à une réflexion sur le risque de spoliation démocratique qui se joue dans nos sociétés *via* une certaine vision de la médecine et de la psychiatrie, *via* une dérive de plus en plus claire des objectifs et des méthodes scientifiques, et *via* une modification progressive du statut de la parole.

Cette trajectoire conceptuelle qui me ravit littéralement, est celle d'un psychanalyste et d'un enseignant engagé dont on sait l'action importante qui est la sienne au niveau du collectif *L'appel des appels* qu'il a lui-même fondé et organisé, ainsi que l'appui essentiel qu'il offre, depuis 2005, à un autre collectif bien connu, *Pas de zéro de conduite*, né à cette date en réaction à l'expertise collective de l'INSERM sur le soi-disant « trouble des conduites » qui visait... à repérer dès la crèche les futurs délinquants ! Nous sommes donc redevables à Roland Gori du

regard qu'il nous aide à porter, presque en temps direct, sur l'évolution de nos sociétés qui se fondent, chaque jour davantage, sur une dimension de technicisation que nos instances politiques risquent toujours d'utiliser davantage pour s'auto-valider au détriment de la subjectivation individuelle. La médecine, classiquement tout du moins, se fonde sur une attention particulière au rapport intersubjectif et interpersonnel qui règle la relation soignant-soigné et, de ce fait, elle constitue sans doute un bon opérateur pour analyser la dynamique des relations interhumaines en jeu au sein des groupes que constituent nos sociétés.

A cette perspective particulière, s'ajoute, chez Roland Gori, la dimension psychanalytique qui complète son approche sociétale par une sensibilité au registre de l'intrapsychique. Tout ceci fait que la trajectoire conceptuelle de Roland Gori dans lequel s'inscrit ce dernier ouvrage, me semble résonner tout naturellement avec les réflexions de Michel Foucault et de Georges Canguilhem auxquels il se réfère d'ailleurs assez fréquemment, et de même que G. Rosolato a pu parler d'une « psychanalyse exploratrice dans la culture », de même pouvons-nous parler, me semble-t-il, à propos de la démarche de Roland Gori d'une approche psychodynamique exploratrice dans le domaine de l'épistémologie et du sociopolitique. G. Canguilhem insistait sur la nécessité pour le patient de se réapproprier sa maladie (« la maladie du malade »), Roland Gori nous invite, ici, à nous réapproprier notre discours en en refaisant une parole du sujet parlant.

Ce texte se compose de cinq chapitres dont trois (le premier, le quatrième et le cinquième) sont consacrés au statut de la parole et du récit dans nos sociétés, avec une scansion des deuxième et troisième chapitres qui se trouvent, quant à eux, dédiés à une réflexion fort bienvenue sur les

liens entre la psychiatrie et la santé mentale d'une part, et les nouvelles formes du savoir d'autre part. J'ai lu cet ensemble réflexif comme un hymne à la narrativité face à la tendance actuelle qui voudrait réduire la parole à sa fonction d'information. On retrouve, là, des thèmes chers à Roland Gori et qui avaient déjà leur place dans ses écrits précédents, mais ce qui fait l'avancée nouvelle de celui-ci et qui lui confère une force particulière, c'est l'analyse qui nous est proposée de l'utilisation (délibérée ou non, mais ceci ne change rien à l'affaire !) par les organes du pouvoir de ces évolutions de la technique et de la parole, pour se justifier et pour se maintenir.

Soit la culture du quantitatif et de l'informatif comme évacuation progressive de tout discours réflexif, et comme soumission des singularités individuelles au poids de l'uniformisation collective. J'ai par exemple été frappé par cette remarque sur le quantitatif : « C'est au nombre d'auditeurs que l'on mesure la qualité d'une émission culturelle, au nombre de visiteurs que l'on évalue la qualité d'une exposition, à la tarification des actes que l'on apprécie le soin, à l'importance du nombre de citations que l'on établit le prestige d'une revue (*impact factor*) et la qualité d'une recherche, au nombre d'étrangers reconduits à la frontière que l'on évalue la « sécurité » du territoire, quitte dans tous les cas à confondre les moyens et les fins, à produire un sentiment d'injustice et de souffrance chez les professionnels ».

Telle est l'ambiance de « démocratie totalitaire » que dénonce Roland Gori, d'une démocratie qui confisque, en réalité, la parole subjective, la « parole pleine », et qui promeut l'information brute, sèche, non élaborée dont Heidegger que cite Roland Gori, aurait pu dire : « le vrai se dérobe au milieu de toute cette exactitude ».



Il y a bien sûr, tout au long de ce texte, une sorte d'appel à la résistance citoyenne qui rappelle un petit peu, *mutatis mutandis*, l'appel à l'indignation de S. Hessel. Mais s'il faut tout d'abord pouvoir s'indigner pour retrouver le courage et la dignité de penser, les choses vont ici plus loin, grâce à une réflexion très approfondie sur la narrativité et la fonction singularisante du récit. Si P. Ricoeur a pu dire que l'identité humaine était une identité fondamentalement narrative, Roland Gori nous dit ici, au fond, que l'identité démocratique est également foncièrement narrative, et qu'à trop abandonner cette dimension, on risque de perdre la capacité de faire du *socius* autre chose qu'un groupe homogène et soumis à la pensée unique (quand ce n'est pas à l'absence de pensée), et d'échouer à le concevoir comme un ensemble d'individualités authentiques décidées à s'entendre et à se comprendre pour pouvoir agir collectivement, fût-ce sur un fond

de divergences intégrées. Pourquoi la parole perd-elle peu à peu, dans nos sociétés, sa fonction de récit dont les mythes apparaissent comme emblématiques ? Roland Gori nous montre bien l'intérêt des pouvoirs en place à ce qu'il en aille ainsi, mais j'ai envie d'ajouter, comme je l'ai souvent dit, que la pensée comporte aussi ceci de particulier et de dangereux, à savoir qu'elle porte en elle, intrinsèquement, une haine vis-à-vis d'elle-même. La haine de la pensée pour la pensée, et la dignité consiste alors, précisément, à ne pas céder à cette haine réflexive dont l'ancrage masochique est assez évident. Merci à Roland Gori de nous montrer avec tant de fermeté les chemins possibles pour retrouver cette dignité de penser.

C'est un ouvrage vraiment essentiel qu'il nous offre ici, et je ne saurais trop le recommander à quiconque veut pouvoir prendre un petit peu de recul par rapport aux dérives en cours, et à mettre en œuvre ses propres ressources de pensée et de résistance, ce qui ne renvoie en rien à un refus des progrès techniques et des conquêtes scientifiques indiscutables auxquels nous assistons bien sûr avec une rapidité accrue depuis le vingtième siècle.

Mais c'est précisément cette accélération des avancées scientifiques et techniques qui réclame de la part de chacun une vigilance accrue, une tentative de prise de champ, et un désir d'élaboration des dynamiques en jeu, sur le fond même du mouvement se faisant, et sans conservatisme aucun. P. Valéry disait que « la valeur d'un homme se mesure à la qualité de ses refus » : Roland Gori a le grand mérite de nous indiquer une manière d'être et de penser qui fait écho à cette si belle phrase.

**Pr Bernard Golse**  
 Chef de service de pédopsychiatrie,  
 Hôpital Necker

## ELISABETH ROUDINESCO

### Lacan, envers et contre tout

Ed. Le Seuil, 2011, 176 pages, 15 €.

« Je voudrais que ce livre soit lu comme l'énoncé d'une part secrète de la vie et de l'œuvre de Lacan, un vagabondage dans des sentiers méconnus : un envers ou une face cachée venant éclairer l'archive, comme dans un tableau crypté où les figures de l'ombre, autrefois dissimulées, reviennent à la lumière. J'ai voulu évoquer par bribes un autre Lacan confronté à ses excès, à sa passion du réel, à ses objets : en un mot, à son réel, à ce qui a été forçlos de son univers symbolique ».

Presque vingt ans après son *Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, paru chez Fayard en 1993, Elisabeth Roudinesco nous livre un manuscrit plus personnel, dans lequel elle reprend, à l'instar de Lacan, auteur de « l'envers de la psychanalyse », « l'envers » de ce grand psychanalyste qui a su révolutionner la pensée psychanalytique à partir d'une relecture en profondeur de l'œuvre de Freud, faisant saillir le tranchant des études du fondateur de la psychanalyse, sans le laisser se confire dans le sucre de la psychologie médicale « héritière de Pierre Janet, de Théodule Ribot » ou dans les avatars de la psychanalyse à l'américaine et de son *Egopsychology*. Mais si elle propose l'envers, elle reste fidèle au Lacan qu'elle décrit si bien, « envers et contre tout », notamment pour répondre aujourd'hui à ceux qui ont su vite enterrer Lacan en le réduisant à ses excès et à ceux de ses épigones auto-proclamés, oubliant qu'il reste un incontournable réinventeur d'une psychanalyse ouverte, à d'autres pathologies, à d'autres horizons, à d'autres promesses de filiations. On a trop vite oublié que Lacan, se distinguant de Freud et de ses successeurs, de Melanie Klein à Do-

nald Winnicott et de bien d'autres encore, insistait sur l'importance de concevoir la psychanalyse « dans le monde », inscrite dans l'histoire de la philosophie, même si une grande partie de son œuvre a consisté à en repérer les démarcations signifiantes. Pour ce psychiatre des hôpitaux, clinicien reconnu, la folie, le crime, le sur-réalisme et le Politique, furent des passions dans sa vie de psychanalyste. Rappelons nous, outre tout ce qu'il est convenu de connaître du personnage, les sœurs Papin, Aimée/Marguerite, sa participation à la revue *Le Minotaure*, son intérêt pour la psychothérapie institutionnelle née pendant la Résistance à Saint Alban. Le livre de Roudinesco reprend dans ses grandes lignes cette histoire en insistant sur quelques-uns de ses points nodaux, pour en redonner, trente ans après sa mort, des éléments restés jusqu'alors dans les salles d'attente de l'histoire. C'est ainsi que nous approchons mieux l'histoire du « stade du miroir » reprise à Wallon et à son « épreuve du miroir », qui fera étape au XIV<sup>ème</sup> congrès de l'IPA en 1936, à Marienbad, pour une conférence peu appréciée par Jones, dont le dédain conduira Lacan à quitter les débats psychanalytiques pour assister aux Olympiades de Berlin, lui laissant ainsi un souvenir impérissable de la mégalomanie nazie. Le texte repris et complété, paraîtra dans *l'Encyclopédie* de Wallon. On sait le succès que ce stade du miroir connaîtra dans la compréhension du développement de l'enfant mais aussi dans la constitution imaginaire de l'instance moïque à venir, et également dans les triades *Réel, Imaginaire, Symbolique* et bien d'autres encore. Mais Lacan n'en restera pas là, et, en 1949, lors d'un autre congrès de l'IPA à Zurich, il prononcera son célèbre discours *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*. Puis, reprenant ses réflexions philosophiques, il avance dans la réinvention du sujet. Il passe d'une « représentation existentielle du sujet fondée sur la phénoménolo-



gie, à une conception structurale de la subjectivité selon laquelle le sujet est avant tout immergé dans le langage, c'est-à-dire dans une fonction symbolique qui le détermine à son insu ». Faisant ainsi évoluer sa quête du sujet, il reprend aux anthropologues (Levi Strauss), mais aussi aux théoriciens du groupe (Bion et Rickmann) les critiques de la « famille occidentale poids moyen », et plus précisément la notion de déclin de la paternité. On sait ce qu'il en adviendra lorsque vers les années 1953, année de la mort de Staline, il commence à exposer sa théorie du *Nom du Père* comme signifiant de la fonction paternelle. Et le fabuleux destin à venir de la forclusion de ce signifiant...

Et Roudinesco de nous accompagner dans ce parcours extra-ordinaire au plus près de l'instance de la lettre et de nous livrer quelques très belles pages sur « la chose », « les objets », « la parole et la voix », et autres mots hyperbolisés par Lacan, avant de s'arrêter sur une figure, Antigone, prise dans la tragédie grecque, à l'instar de l'Œdipe de Freud, pour signifier les

qualités dont Lacan pensait devoir parer la psychanalyse. Antigone, la rebelle qui dit quand tout pousse à se taire, qui refuse l'oubli du frère quand on voudrait ne pas l'enterrer, qui menace l'ordre de Créon au service des biens pensances, bref la psychanalyse dans sa dimension de subversion non seulement du moi par le désir, mais aussi de la politique par le Politique. « Antigone, trop humaine et trop inhumaine, revue et corrigée par Lacan : ni ange ni démon, mais passeur de vérité, transparente au monde à force de se consumer ».

Mais Roudinesco ajoute qu'elle n'a jamais beaucoup adhéré à cette éthique de la psychanalyse dont Lacan se voulait le porte-parole. « Certes, je trouvais justifié cet appel à ne pas céder sur son désir, à ne pas s'en tenir aux prétendues vertus de la belle âme ou de l'affect déployé à outrance, et à faire de l'expérience de la cure une manière de se confronter lucidement à la mort, à l'angoisse, à soi-même ». Et d'enchaîner sur la dénaturation de l'éthique dans une pratique conduisant « nombre de praticiens issus de deux générations successives à se désintéresser de la souffrance subjective : séances courtes, mutisme, posture intraitable, absence d'empathie, frustrations infligées aux patients, interprétations ridicules sur de prétendus signifiants, usage de néologismes en lieu et place de discours clinique ». Il faut bien dire que ces pratiques inqualifiables ont eu comme conséquences de jeter le discrédit non sur les personnes responsables de tels avatars, comme il eût semblé souhaitable, mais sur la psychanalyse et plus précisément sur la personne de Lacan, théoricien de ces « choses » étranges et sadiques à la fois.

Dans de trop nombreuses pratiques, y compris institutionnelles, ces dévoiements ont eu un effet dissuasif sur le recours à la pensée psychanalytique et plus précisément, elles ont fonctionné comme un système commodément défensif par rapport aux transferts dissociés des personnes psychotiques, pour lesquelles il était nécessaire

de penser les constellations transférentielles à la lumière des psychothérapies institutionnelles. On ne doit pas s'étonner de voir des équipes entières se précipiter dans les bras de conceptions comportementales de la folie. Et je ne parlerai pas cette fois des incidences sur les rapports désastreux entre autisme et psychanalyse qui en ont immanquablement résulté. Mais plutôt que de maugréer sur toutes ces conséquences pénibles, Roudinesco prend Lacan à son inspiration au sujet d'Antigone par laquelle il faisait « d'une réflexion sur le génocide la condition d'une renaissance de la psychanalyse. Le geste demeure valable aujourd'hui : la psychanalyse ne saurait être autre chose qu'une « avancée de la civilisation sur la barbarie. » Les détracteurs de la psychanalyse ont une curieuse tendance à oublier cette leçon fondamentale de la psychanalyse.

S'il est bien vu aujourd'hui de critiquer Lacan avec une assurance souvent condescendante, cet ouvrage de Roudinesco nous redit sans forfanteries ni langue de bois l'intérêt qu'il y a à chercher derrière les critiques, certaines envieuses, et d'autres justifiées, dont il reste l'objet, ce qui a fait le succès et la profondeur de ce grand psychanalyste complexe, qui nous a laissé un nombre impressionnant de concepts et de points de vue sur l'invention freudienne qui valent le détour. Toutefois, pour un lecteur souhaitant disposer de tous les textes et séminaires de cet auteur, il reste difficile d'accepter l'idée que plusieurs documents restent indisponibles aujourd'hui pour une durée encore indéterminée. Il n'en reste pas moins que Elisabeth Roudinesco, trente années après la mort de Lacan, nous donne accès à des aspects de son œuvre qui nous étaient inconnus. Je ne peux qu'en recommander la lecture aux personnes intéressées par la psychanalyse sous toutes ses formes, envers et contre tout !

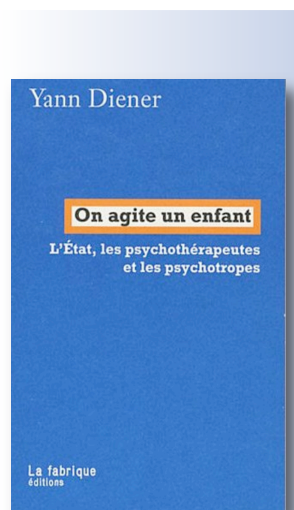
**Pr Pierre Delion**  
Pédopsychiatre  
Professeur de psychiatrie  
infantile, Lille

## YANN DIENER

### On agite un enfant. L'Etat, les psychothérapeutes et les psychotropes.

La fabrique éditions, Paris, 2011,  
122 pages, 11 €

Ce que fait aujourd'hui l'analyste en CMPP n'est pas fondamentalement différent de ce qu'il y faisait hier : il est à l'écoute du symptôme, sans se hâter de le comprendre, pour lui permettre de se dire, et, de surcroît, d'en guérir. Ce qui change est autour de lui, dans les discours qui environnent une pratique aujourd'hui séculaire, et pourtant sommée de refaire incessamment la preuve de sa pertinence. L'affaire n'est pas nouvelle. On peut même penser



que le doute sur la psychanalyse est coextensif à la psychanalyse elle-même : comment croire en effet sans réserve, ou autrement que par méprise, une doctrine qui a pour objet ce qu'on ne veut surtout pas savoir ? Reste que cela prend aujourd'hui un tour inédit, sinon inattendu, et que le CMPP, situé historiquement à la croisée des discours médico-social, politique et analytique, s'y révèle comme un lieu privilégié pour en analyser les modalités.

Yann Diener nous prend ainsi à témoin d'un conflit qui n'est pas moins frontal, mais avance désormais masqué, en opérant essentiellement par glissements de sens et de mots, sur le modèle (politique) de la LQR (*Lingua Quintae Respublicae*, langue de la V<sup>e</sup> République), où on rebaptise « plan social » un plan de licenciements. Il en appelle ainsi à notre vigilance, rappelant en épigraphe la parole de Freud : « On cède d'abord sur les mots et puis peu à peu aussi sur les choses »

Le symptôme de l'enfant qui présente par exemple une difficulté de lecture disparaît en effet comme tel du discours institutionnel. Ce qui s'exprimait là y devient le signe d'une anomalie qui n'est plus à interroger, mais à rectifier, par quelque molécule appropriée. Que cette difficulté s'accompagne, comme souvent, d'un peu d'agitation dans la classe, et c'en est fait du sujet qui s'y désignait comme tel : c'est désormais un « usager », atteint de TDAH (« trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité »), pathologie parfaitement circonscrite par les circulaires administratives, et passible de *Ritaline* par un « contrat de soin » approprié. Qu'une « auxiliaire de vie scolaire » lui soit en plus prescrite par l'école pour le protéger de son asocialité naissante, et l'usager devient « handicapé », le dossier de demande devant être déposé auprès de la MDPH (Maison départementale des personnes handicapées) ! Comme le souligne l'auteur, le souci affiché

par cette « langue médico-sociale » de « mettre l'usager au centre » a surtout pour effet premier de mettre le sujet de l'inconscient de côté... et d'ouvrir toutes grandes les portes aux laboratoires pharmaceutiques, qui s'entendent depuis bien longtemps à « créer des malades », selon la formule déjà revendiquée par Karl Pfizer. La détection de l'hyperactivité de l'embryon et la diffusion de la *Ritaline* aux adultes souffrant de manque d'attention sont d'ores et déjà sous presse. Et le DSM V fourmille d'inventivité pour créer des pathologies aux contours suffisamment flous (« syndrome de risque psychotique », « trouble mixte anxio-dépressif », etc.) pour être soulagées par un flot de molécules d'autant mieux appropriées qu'on ne sait plus très bien si elles traitent la santé mentale, ou simplement la paix sociale. La notion nouvelle de « bienveillance », garantie à grand bruit par ces « évaluations » qui s'entendent à confondre rigueur et minutie, exhale un parfum étouffant de correction politique, bien plus que de souci clinique.

C'est ainsi qu'aujourd'hui la psychanalyse se « médico-socialise » à coups de « nouvelles pathologies », après s'être « psychologisée » durant les années 50. Car un autre mouvement, parallèle et plus préoccupant, n'est-il pas en train de l'attaquer de l'intérieur même de sa communauté, en accréditant un autre glissement, opéré par le récent statut de psychothérapeute, et considérant la psychanalyse comme une psychothérapie parmi d'autres ?

Rappelant ici le fossé infranchissable qui sépare une pratique visant la « normalité » d'une autre qui travaille essentiellement par et pour le désir inconscient, l'auteur s'alarme ici d'une confusion qui, en d'autres circonstances, aurait sans doute moins fait débat. La « psychothérapie psychanalytique » a toujours été une désignation de compromis, notamment pour s'attirer les faveurs de l'opinion et de l'institution, et permettre encore

ainsi d'entendre le désir sous l'apparence d'une visée d'adaptation. Mais l'équivoque n'est plus soutenable, s'il s'avère que la visée elle-même, à son insu, a effectivement changé, et que c'est désormais la psychothérapie qui y avance sous le masque de la psychanalyse.

En sommes-nous là ? Yann Diener prend ici une position radicale, en dénonçant le compromis défendu par tous ceux qui se sont ralliés - certains dès le premier instant, d'autres par stratégie ultérieure - à ce statut de psychothérapeute incluant le psychanalyste « régulièrement inscrit dans son annuaire ». Il défend, non sans motif, la « logique asphérique » du sujet contre la « logique sphérique » du marché, qui contribuera toujours à entretenir un clivage entre normal et pathologique, sur l'abrasion duquel s'est précisément fondée la démarche freudienne. Il en appelle à un « renversement de la sphère », en maintenant, face au glissement insidieux des termes du discours, les signifiants d'origine qui ont fondé la voie du discours analytique. Le combat n'est plus au niveau des idées, il est porté là où s'est retranché l'adversaire lui-même : sur les mots.

En un peu plus de cent pages, ce petit ouvrage décapant offre un panorama des difficultés actuelles du monde analytique dans son rapport au monde tout court, et permet de saisir la profonde unité des enjeux et des stratégies de conflits qui pouvaient paraître éloignés. En dénonçant haut et fort une épidémie de TDHA analytique (« trouble de l'attention analytique avec hyperactivité politicienne »), il constitue une excellente piqûre de rappel qu'on peut conseiller à tous ceux qui, sous l'empire de la « raison », sont aujourd'hui sur le point d'oublier qu'en psychanalyse, accepter le compromis, c'est céder sur le désir. C'est-à-dire sur « la chose même ».

**Hubert Lisandre**  
Maître de Conférences  
Université de Nanterre

## LIBRES CAHIERS POUR LA PSYCHANALYSE

### Grandeur et solitude du moi, n°24

Editions In Press, Automne 2011

C'est un numéro grave que nous propose l'équipe des *Libres Cahiers Pour la Psychanalyse*. Inspiré du texte de Freud de 1921, *Psychologie des foules et analyse du moi*, les auteurs qui y contribuent dénoncent les dangers de la massification. L'essai de Freud, en dix chapitres, s'était autour de trois éléments centraux : « la foule et la horde originaire », « l'identification », « un stade dans le moi ».

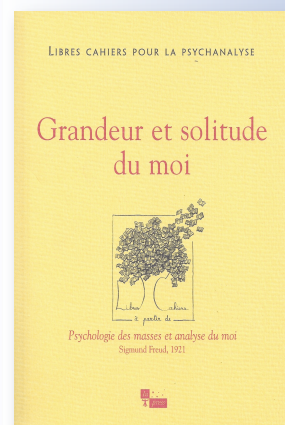
F. Coblenz reprend les raisons pour lesquelles Freud s'intéresse à la psychologie des masses : les désillusions liées à la première guerre mondiale, sa judéité et sa confrontation à l'antisémitisme viennois, l'importance donnée par Le Bon, dans son étude sur les foules à la suggestion et à l'hypnose, domaines étudiés par Freud lui-même. C'est à comprendre ce que Freud nomme « âme de masse », présente en chaque individu, que s'emploie F. Coblenz. La masse, pour Freud, est un lien très structuré par sa liaison avec le meneur, mis à la place de l'idéal du moi. L'âme de masse conjugue l'exigence d'égalité entre les membres, la soumission au père de la horde, et peut être assimilée, propose l'auteur, aux préjugés, à l'opinion, à la classe de l'individu, chaque individu appartenant donc à plusieurs âmes de masse.

Elle souligne la force heuristique du texte de Freud, pour rendre compte des phénomènes de masse du vingtième siècle, en particulier des masses avec meneurs dans les totalitarismes fascistes, nazis et stalinien.

Puisque Freud maintient, dans son essai, l'analogie entre la forme primitive de la foule humaine et la forme primitive de l'individu, c'est que quelque chose de la foule est lié à l'existence et au développement du moi, quelque chose qui peut être, s'hériter et se transmettre développe H. Normand. L'auteur s'intéresse à la nature de l'identification à l'œuvre dans la foule, puisque c'est l'identification qui donne à la transmission, à l'héritage, sa forme, au décours d'un long processus. Il s'agit de l'héritage du père, mais du père préhistorique de la horde, qui occupe d'ailleurs un chapitre entier de l'essai de Freud. Il s'agit aussi de l'héritage de la mère, femme du père historique et femme et fille du père préhistorique. Cet héritage, est l'identification primaire affirme l'auteur, qui décrit comment le nouveau né s'identifie à l'objet de l'objet maternel, dans un ensemble identificatoire qui mêle la manière dont la mère laisse son enfant jouer avec sa névrose infantile à elle, et la capacité de l'enfant de s'en saisir, en particulier d'identifier de quoi satisfaire son instinct cannibale. Si l'instinct oral cannibalique échoue à cause de l'incapacité maternelle, s'il y a échec de l'identification à l'objet de l'objet, à la sexualité infantile maternelle, la mélancolie apparaît.

Cette dimension de voracité de la pulsion est aussi soulignée par O. Bonnard. Le pouvoir illimité du père, incarné par le meneur, serait attribué davantage à la pulsion sous sa forme d'autoconservation que sous sa forme sexuelle : la faim lie le groupe, car la foule réactive l'amour primaire. L'identification, nous rappelle l'auteur, se fait sous deux modalités : soit elle instaure l'objet dans le moi et l'enrichit, soit dans l'idéal du moi, ce qui conserve l'objet au dépens du moi. L'auteur s'appuie sur quelques aspects de l'identification en séance trouvés dans le groupe et dans le psychodrame.

J- M. Hirt s'inquiète de ce que la réflexion psychanalytique sur la doctrine juridique soit quasi inexistante, alors qu'actuellement, le droit organise et définit le cadre des relations entre individus. La notion juridique de « dignité humaine » celle qui condamna en 1998 « la production en laboratoires d'êtres humains, répondant à des caractéristiques physiques voire mentales, définies sur commande » est une création conceptuelle, qui reconnaît la dimension essentielle de l'altérité, au sein des relations avec soi-même, qui est soucieuse des intérêts de l'espèce humaine, de ses droits. Avec la prise en compte de la dignité, le surmoi individuel s'adjoint un surmoi culturel, tant il devient urgent d'inventer une haute autorité responsable de la conservation de l'espèce, pense l'auteur. Ainsi, la personne juridique est subordonnée à la transcendance d'une



humanité devenue état de nature et pas seulement de culture. Pourtant, en 2002, La Cour européenne des Droits de l'Homme crée le « principe d'autonomie personnelle » soit « la faculté pour chacun de mener sa vie comme il l'entend, même s'adonner à des activités perçues comme étant d'une nature physiquement ou moralement dommageable, ou dangereuse pour la personne ».

L'auteur dénonce cet arrêté comme un terme à la « dignité humaine » qui n'aura plus qu'à se mettre au service de l'autonomie personnelle. Lorsque le bonheur de masse se base sur l'oubli du meurtre commis par les frères, conclut-il, si ce meurtre est frappé de refoulement et d'oubli, la prise en masse de l'humain se poursuit pour échapper au sentiment de culpabilité individuel.

Françoise Néau nous propose sa lecture du roman de J. Coetzee, *Disgrâce*, récit complexe sur les relations entre « l'homme individuel » et « un amas humain qui s'organise en masse », dans une Afrique du Sud, qui se dégage depuis peu de l'apartheid. Si l'œuvre toute entière de Coetzee témoigne de l'absence de liberté de l'individu, le thème du roman déploie sous quelles conditions psychiques et corporelles, à quel coût un individu peut faire preuve d'autonomie et d'originalité face à une masse. Le héros se voit exclu au fil du roman, à coup d'humiliations, de toutes ses appartenances à ses « âmes de masse », enseignement, relations affectives, tandis que sa fille, marginale, cherche à se refaire une nouvelle « âme de masse », après un viol pour lequel elle ne portera pas plainte. La masse, pour le romancier Coetzee, est le discours historique sur l'Afrique du sud, dont l'écrivain doit s'affranchir, et avec lequel il doit rivaliser, pour dégager ses propres thématiques.

L. Kahn rappelle l'existence de la famille comme masse naturelle, ou attachement et hostilité et leur retournement en solidarité, se jouent entre les enfants vis-à-vis des parents. Qu'advient-il de la singularité de chacun dans un groupe social, comment l'individu qui possède son champ d'activité propre, accepte-t-il cette désappropriation, questionne le texte de Freud. Différemment observe L. Kahn, selon que la distinction entre moi et idéal du moi est achevée ou non chez l'individu ; soit que le meneur incarne la toute puissance du moi idéal, la complétude narcissique, soit que l'idéal du moi ne trouvant pas sa pleine incarnation dans le chef, les sujets se laissent entraîner de manière suggestive et par identification. Les pulsions sexuelles directes sont les garants d'une individualité qui persiste même pour l'individu dissous dans la masse. Grâce à elles, l'individu échappe à une série pulsionnelle narcissique indispensable à la pérennité de la communauté. Freud fait à la fin de son essai l'apologie de la névrose, dont les symptômes découlent de tendances sexuelles directes, refoulées mais actives : le névrosé se détache des foules.

L'idée que les masses sont porteuses d'un vecteur de régression jusqu'à la barbarie n'a pas été démentie par l'histoire, observe L. Kahn. Le mythe nazi a renvoyé à des « absolus sans limite ». Les témoignages de ceux qui sont revenus des camps évoquent la difficulté de rendre compte de l'irréalité réelle. L'écrivain Kertesz, confronté à cette impuissance, invente une langue, la « langue atonale », une langue privée du ton comme convention. Cette langue atonale, cherche à rendre compte de la création par Kertesz détenu, d'une sorte de collaboration mentale, qui permette de construire une apparence de logique. L. Kahn s'appuie sur les travaux d'Hannah Arendt qui souligne combien la légalité d'un

statut civique, permet à un individu, même objet de haine, de trouver assise et protection à son existence. Ceux qui connurent les camps se trouvèrent sans droits, privés d'abri juridique et civique, réduits à leur statut « d'être humain en général ».

Michel Villand nous décrit comment, jeune chef de service d'une équipe de pédopsychiatrie, il prend conscience que celle-ci est organisée autour de meneurs, qui utilisent le vocabulaire de la psychanalyse, pour écraser et terrifier les autres, lui donnant le sentiment d'une intellectualisation factice. L'auteur décrit avec authenticité la lenteur, et les étapes du processus qu'il lui a fallu accomplir, l'état de solitude dans lequel il s'est trouvé, le courage et la disposition intérieure nécessaires pour pouvoir s'opposer à la toute puissance narcissique, prendre des décisions qui, petit à petit, mèneront à la différenciation et à l'identité de chacun.

L'historien d'art B. Chenique parcourt l'œuvre du peintre Géricault (1791-1824) et s'arrête sur différentes représentations de foule, chez cet artiste engagé, opposé à Napoléon, voyageant longuement en Italie. Le « radeau de la méduse », incarnation de la politique de Napoléon, du massacre, de la folie de la masse qui a sacrifié sa jeunesse porte selon l'auteur, l'espoir d'un renouveau.

G. Manhes et B. Carneiro Dos Santos ont également contribué à ce numéro. Le numéro de Printemps 24 des *Libres Cahiers Pour la Psychanalyse* aura pour argument le texte de Freud de 1910 et 1912 *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*.

**Noëlle Franck**  
Psychanalyste SPP

